

RANDONNÉE A MEDENINE (1)

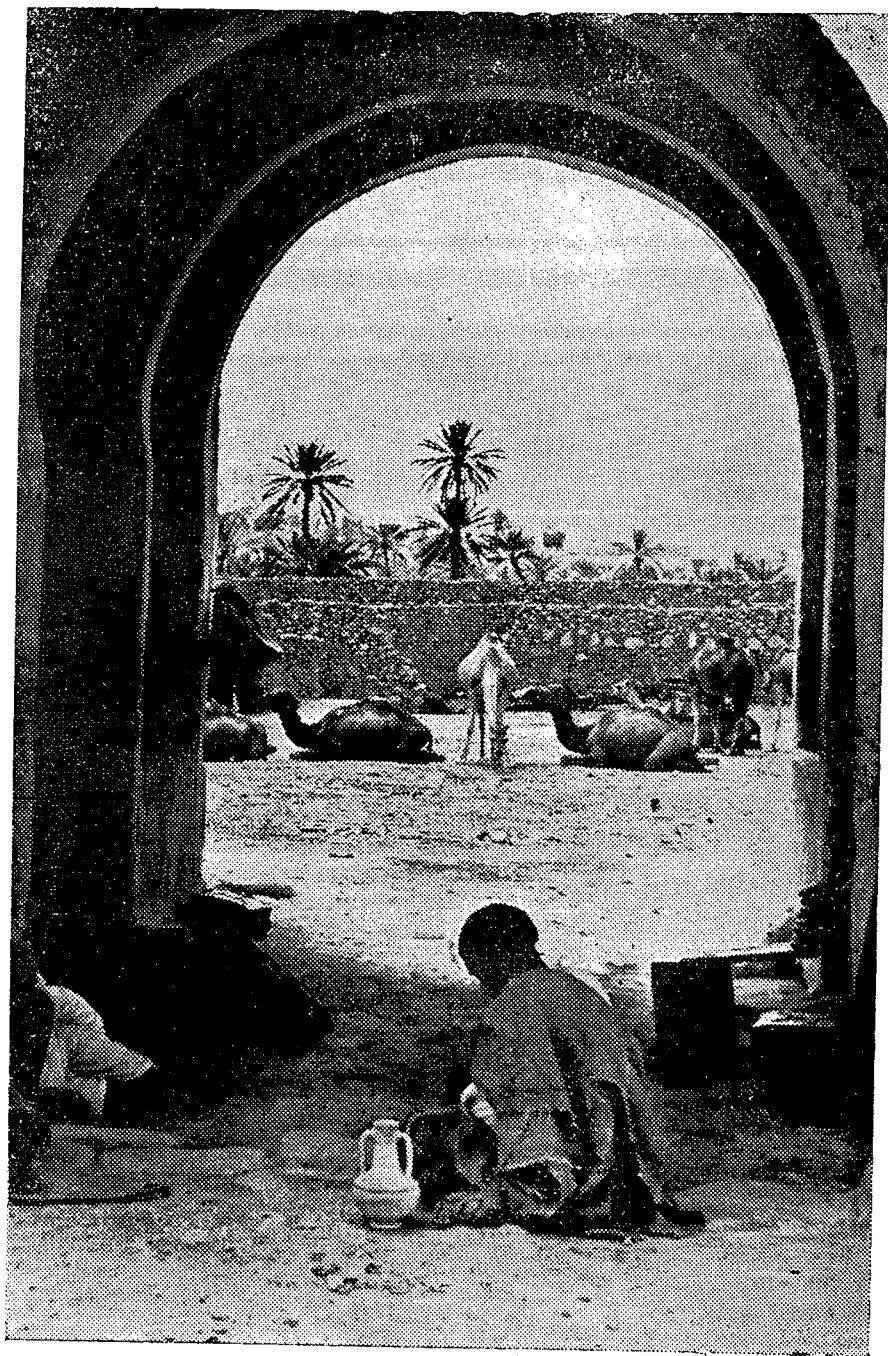
Passé Gabès et son oasis, la route pique vers le Sud, laissant à droite le massif d'ocre rouge et jaune des Matmata et à gauche la tache bleu clair de la mer des Syrtes; elle traverse les interminables steppes de Mareth : silence, obsession de la lumière, paysages toujours semblables, tout tend à plonger l'esprit dans la torpeur.

On croise ou on double, selon la saison, d'étranges cortèges : les nomades en déplacement. En un clin d'œil, l'homme civilisé aperçoit tous les objets qui sont strictement indispensables à la vie : la tente de poils, les pieux et les cordes, les jarres pour l'eau, des plats de terre cuite pour la cuisine, quelques faucilles et instruments aratoires primitifs, une matraque... S'il jette un regard sur le paysage, le voyageur voit si l'on peut dire se succéder sous ses yeux les phases d'un phénomène géographique et humain extrêmement curieux : la fixation au sol de tribus nomades. Sur quelques kilomètres de parcours, tous les stades de cette évolution sont représentés : les tentes sombres plaquées au sol, les mêmes tentes entourées d'un vague mur de pierres sèches couronné d'arbustes épineux, puis la hutte en pisé couverte de palmes ou de branchages blanchis par le soleil, enfin « l'aouch » en pierres, couvert d'une voûte en béton grossier fait de petites pierres et de toub.

Mais la route monte, vire, franchit un écran de collines, un col par dessus une crête et Médenine apparaît ou plutôt se devine. Par un effet curieux de mimétisme, la ville se soude au paysage, seul son minaret et sa mosquée blanche tranchent sur l'ensemble brun.

Le fossé qui sépare deux civilisations se fait plus profond; la traversée du village laisse une impression de cité morte, de ville abandonnée, ou bien de ruine habitée. Sur la place aux arcades simples, seuls des chameaux blatèrent auprès d'hommes bronzés et silencieux. On a véritablement une impression saharienne; les teintes se tiennent dans une gamme bistre, la ville paraît trop grande pour le nombre de ses habitants et certains coins semblent étrangement déserts. Le décor lui-même surprend, de rue en rue on s'égarer et on ne comprend pas la raison de cet amoncellement de

(1) Tous renseignements pour un voyage et un séjour à Médenine peuvent être fournis sur simple demande adressée, soit au Service du Tourisme de Tunisie, 1, avenue de Carthage, à Tunis, soit à la Fédération des Syndicats d'Initiative de Tunisie, 21, avenue Jules-Ferry, à Tunis.



MEDENINE. — Fondouk des transhumants

(Photo J.-L. COMBÈS).

bâtiments qui ne ressemblent à rien de connu. Imaginez des tuyaux coupés dans le sens de la longueur et posés les uns sur les autres à la façon des cellules d'un gâteau de miel. Chaque cellule ayant sa porte particulière et, pour celles du quatrième ou cinquième étage, une sorte d'escalier primitif fait de pierres ou de bouts de bois en saillie sur la façade. Le tout est pétri d'argile brute.

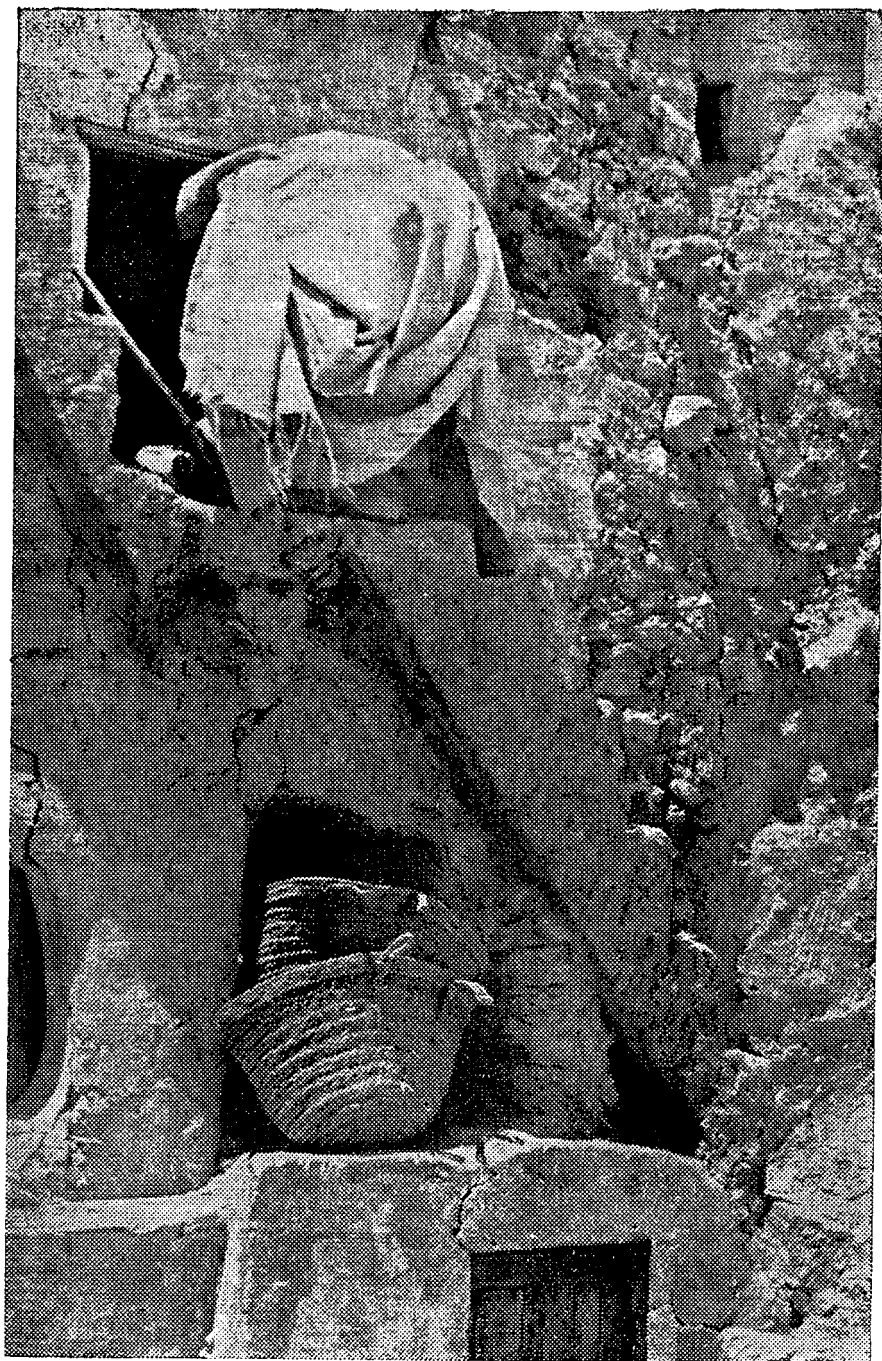
On cherche une explication : pourquoi ces voûtes ? Parce que le pays est très pauvre en bois et ne possède pas de poutres de portée suffisante. Pourquoi cet ensemble de greniers superposés ? Parce que... mais il faut, pour bien comprendre, faire un retour vers les origines de ces modes de vie.

Dans ce pays inhospitalier, où l'homme est beaucoup plus préoccupé de rechercher sa nourriture journalière que d'écrire son histoire, la légende en tient lieu. D'après elle, les habitants du pays de Médenine sont tous les descendants de sept cavaliers venus il y a environ 500 ans du Maghreb el Aksa (le Maroc actuel). Ces sept cavaliers étaient frères. Le premier, poussé à quitter la région, refusa obstinément et se couvrant la tête de son vêtement s'écria : « Neghem Rasni » (je me couvre la tête), d'où le nom de Ghoumrasni qui est resté à ses descendants. Le second fut dépouillé de ses biens par ses frères et obligé à s'enfuir en Tripolitaine. En partant il criait : « Tarhouni » (on m'a tout enlevé), d'où le nom de sa famille les Tarhouna installés au nord du Djebel Nefouza. Le troisième, dépouillé comme son frère, se réfugia chez les Djebalia en leur disant : « Ouderrouni bel Guebli » (je me suis perdu dans le Sud), d'où le surnom d'Ouderna donné à ses descendants. Le quatrième allait dans le pays en poussant devant lui quelques brebis, il était vêtu d'une peau de chèvre et on le surnommait « Bou Djelida » (l'homme à la peau). C'est l'ancêtre des Djelidet de Tathouine. Et ainsi de suite pour chacun des frères, chefs de file des sept tribus qui occupent le territoire de Médenine.

Pratiquant la vie semi-nomade, les tribus furent obligées, lors de leurs migrations saisonnières, de se pourvoir d'abris pour y conserver leurs récoltes et leurs provisions. Ils bâtirent Médenine, Métameur, Douireth, etc., qui ne sont en réalité que des greniers fortifiés, centres de résistance contre les incursions des « gens du Sud ». Nous nous trouvons donc en présence de tribus essentiellement nomades qui, par la force des choses, ont été obligées de se sédentariser en partie, sédentarisation qui s'est opérée de manière très originale, aux temps modernes, par l'installation des nomades dans des habitations troglodytes, creusées dans la montagne.

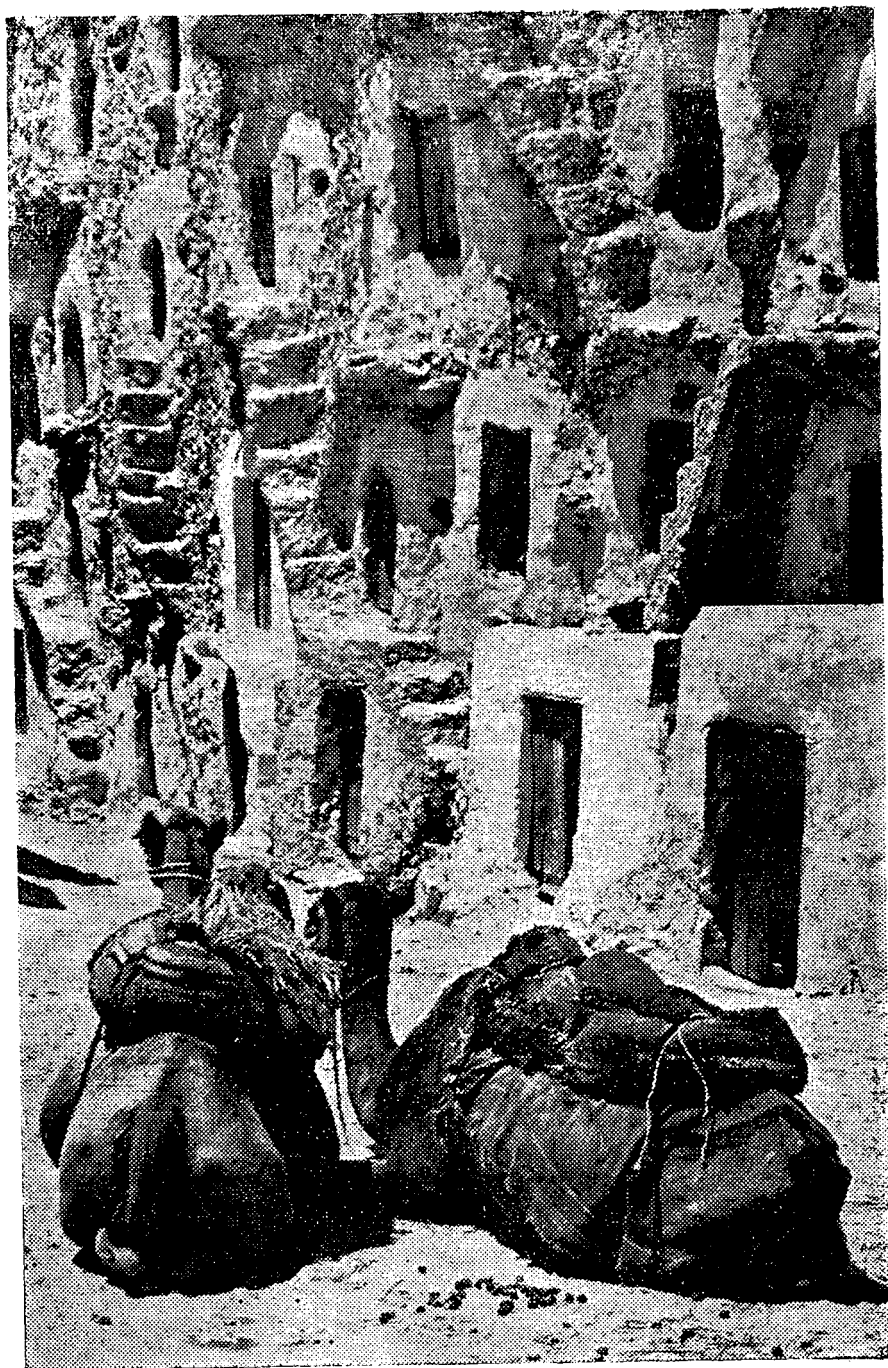
Mais l'arrivée de la France dans cette région modifia profondément le mode de vie des habitants. Si aujourd'hui encore le laboureur médeninois porte en bandoulière un fusil lorsqu'il va dans son champ, ce n'est plus que par respect pour une ancienne coutume. Les vieux parlent du temps où chaque jour on fermait une garde pour accompagner les femmes aux puits ou aux citernes et ils désignent les temps actuels comme ceux où l'on construit des ghorfas isolés, désignant par là la sécurité que la France a apportée.

Il reste que ce pays est encore celui où le voyageur peut trouver à peu près intacts les us et coutumes des populations berbères d'il



MEDENINE. — Un Ouerghemi entre dans son grenier à céréales

(Photo J.-L. COMBÉS)



MEDENINE. — Ghorfas anciennes

(Photo J.-L. COMBÉS)

y a plusieurs siècles. Je n'en citerais qu'une seule, la danse des cheveux. A l'occasion des mariages, les jeunes filles qui se sont parées de tous leurs bijoux s'assoient à la mode arabe autour d'un feu en plein air.

Là, pendant des heures, elles secouent ou plutôt balancent en tous sens leurs lourdes chevelures, pendant qu'indéfiniment les jeunes gens passent et repassent devant elles. Le spectacle, qui a lieu toujours à la tombée de la nuit, est saisissant.

« Dans le pays de Médenine, le voyage qu'on accomplit s'effectue davantage dans la nuit des temps, vers les origines, beaucoup plus encore que vers un point dans la distance qui recule sans cesse... »

Jean-Louis COMBÈS.